

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 43

Artikel: Marc-Henri à Gravelotte
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221350>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

après avoir adressé quelques petits noms d'oiseaux à la machine sur laquelle il fondait tant d'espoirs, se remet courageusement à rajuster la perfiide infidèle.

Moins glorieux, mais crânement quand même, il se confie à nouveau à son cheval mécanique et affronte avec une certaine assurance la route tortueuse et caillouteuse qui le mène à ses amours. Tout semblait vouloir marcher, mais le diable était de la partie et rerecrac, le cadre se casse en deux, laissant son propriétaire à plat ventre au milieu de la chaussée, avec un nombre X d'égratignures à la figure et aux mains. Heureusement pour lui, pas de membres cassés et de blessures graves.

Après avoir repris ses sens et jugé l'étendue du désastre, Ignace comprit qu'il n'était plus en état de se présenter avec succès en face de la Berthe, ramassa les briques et s'en fut, clopin clopant se remettre de son émotion chez lui. Il pensa ses plaies, puis avec rancœur palpa, examina les restes de sa machine.

Il se rendit compte qu'il n'en pouvait plus rien faire de bon et avec rage lança les briques par la fenêtre.

Au rez-de-chaussée, la grand'mère de la famille qui le logeait était morte.

Monsieur le curé s'en vint faire sa visite de condoléances et, on ne saura jamais pourquoi, monta au premier étage, au lieu de s'arrêter au rez-de-chaussée. Il y trouva l'ami Ignace qui ne montrait, chose bien compréhensible, pas un visage des plus souriants.

Après les salutations d'usage, il s'empressa de le consoler en lui disant :

— Mon pauvre ami, il vous est arrivé un grand malheur !

— Si j'avais su qu'elle me joue un tour pareil, dit Ignace !

— Que voulez-vous, il faut savoir se résigner et avoir confiance dans les bons comme dans les mauvais jours. C'était son heure, ajouta le brave curé !

Et Ignace de lui répondre :

— Oui, mais elle aurait pu en choisir une autre !

— A son âge, il fallait s'attendre à tout !

— Oh, et puis après tout, M. le curé, je l'avais achetée de rencontre, elle ne valait plus rien, elle manquait par devant, elle biaisait au milieu, elle craquait par derrière, je ne pouvais plus m'en servir, je l'ai f... par la fenêtre... Chamot.

La Patrie Suisse. — C'est par un beau portrait d'Arnold Böcklin, à l'occasion du centenaire de sa naissance le 16 octobre 1827, que s'ouvre le No 909 (12 octobre) de la « Patrie Suisse ». On y trouvera encore les portraits du professeur Aimé Chavan, mort le 26 septembre et des deux doyens des dragons suisses, Ulysse Collet, de Baulmes, et Louis-Alexandre Saugy, à Rougemont. Le même fascicule nous montre les Armaillis de la Fête des Vignerons sur la tombe de Placide Currat, qui révéla au monde le Ranz des Vaches de la Gruyère : le culte et le défilé du régiment 7 ; les dégâts causés par les eaux à Riggensbach et à Tavanasa (Grisons) ; les Lamartiens à St-Aubin ; l'exposition de chalcographie et de céramique, à Genève ; le chemin de fer de la Jungfrau avec d'impressionnantes vues de haute montagne ; la nouvelle ferme du château du Rosey près de Rolle ; quatre portes monumentales célèbres. « Böcklin et la mort », peint par le célèbre peintre bâlois et la belle composition Foire en Valais, du peintre Alexandre Blanchet, y font la part de l'art. Une page de sports, une page de mode et trente-cinq vues du concours de photographies complètent ce numéro remarquablement venu.

Un locataire anxieux. — Eh bien, Monsieur, je crois que si vous n'avez pas d'enfants, pas de gramophone, pas de radio, pas de chien, pas de piano, pas d'aspirateur à poussière ni de téléphone, pas de visites tardives ni personne chez vous qui chante, notre propriétaire consentira peut-être à vous accepter comme locataire, car il n'accepte que des personnes absolument tranquilles.

Le futur locataire, souriant :

— Je veux agir en toute franchise avec vous, congerie ; dites au propriétaire que je possède une plume-réservoir qui grince un peu, légèrement pourtant...

MARC-HENRI A GRAVELOTTE

PAR une radieuse journée de juillet, nous avons parcouru cette belle vallée de la Moselle, où les villages sont tantôt nichés au pied des vignobles, tantôt mollement étalés sur les rives calmes et fleuries de la lente rivière qui s'en va vers le nord.

Ici et là, une cheminée d'usine crache sa fumée et parfois, dans le ciel bleu-pâle, s'élève le cri lointain d'une sirène. Cependant les villages se rapprochent peu à peu et l'on entre bientôt dans la banlieue d'une grande ville.

A un tournant de la route, une vaste place d'armes apparaît soudain : elle s'étend jusqu'aux premières collines d'où s'élève, de minute en minute, un avion militaire. Metz est là tout près ; Metz, l'immense camp retranché que, durant un demi-siècle, les Allemands s'ingénierent à aménager au mieux et qui, maintenant, regorge de soldats français.

Ils sont là, sur la place d'armes, par petites escouades et, tandis que les caporaux commandent la manœuvre, des officiers flegmatiques se promènent, la cravache à la main.

Marc-Henri descend brusquement de bicyclette et s'approche d'un soldat en bonnet de police qui tient par la bride un beau cheval de race. Il lie conversation, offre des cigarettes puis, profitant de ce premier avantage, le voilà qui se met à poser des questions auxquelles le soldat répond par un haussement d'épaules. Comment lui, simple troupière, pourrait-il savoir combien il y a de soldats dans la ville, quelles sont les unités représentées et où se déroulent les manœuvres militaires ? Marc-Henri songe peut-être qu'il est indiscret, aussi change-t-il brusquement de conversation. Montrant du doigt ces fantassins qui se jettent à terre sur l'ordre d'un caporal, se relèvent, font quelques pas, puis disparaissent de nouveau dans l'herbe, il déclare :

— Ça, ce n'est plus du service militaire. De notre temps c'était bien plus beau ; lorsque l'escadron était rangé en ordre de bataille, nous montions à l'assaut, tandis que la fanfare jouait : « Sempach, champ semé de gloire... » Ah ! parlez-moi de ces beaux chevaux qui piaffaient d'impatience, de ces képis à gourmette et de ces sabres qui étincelaient au soleil du matin ! A présent, il faut remuer de la terre, remuer de la terre, remuer de la terre...

Le soldat français ne répond rien. Il se borne à regarder curieusement cet ancien brigadier de la cavalerie suisse qui raconte, par le menu, ses prouesses lors de l'assaut de Chapelle ou de la prise de Poliez-le-Grand.

Sur un signe de l'officier, les escouades se rassemblent ; elles se rapprochent, car c'est l'heure de la critique. Discrètement, nous nous éloignons, tandis que notre homme rajuste son bonnet de police et jette sa cigarette.

Une large rue toute droite, puis les premières casernes apparaissent. Nous assistons à la relève des sentinelles, après quoi nous pénétrons dans un jardin public où se dresse le monument de la Victoire. Puis, c'est la Porte Serpenoise sous laquelle les Prussiens passèrent le 27 août 1870 et que les Français franchirent de nouveau le 19 novembre 1918.

Marc-Henri parcourt les rues de Metz à la façon d'un pèlerin. Il veut tout voir et tout entendre. Il questionne les sergents de ville, s'arrête devant les casernes, franchit les ponts jetés sur la Moselle, assiste au retour des troupes et suit de l'œil les officiers qui déambulent, par petits groupes, sur les trottoirs.

Ensemble, nous avons pénétré au cœur de la ville, visité la cathédrale et gravi la fameuse tour de la Mulde d'où la vue s'étend bien au-delà de la grande cité lorraine, sur les campagnes environnantes, bordée de petites collines.

Puis, enfourchant nos bicyclettes, nous avons pris le chemin de Gravelotte.

Une route qui monte dans une forêt de hêtres, une route solitaire où nous cheminons sans mot

dire, accablés par la chaleur de midi. Partout, c'est le silence que trouble à peine la Mance, cette petite rivière qui creuse son lit au fond d'un ravin. Mon compagnon a enlevé son veston et déboutonné son gilet. Manches retroussées, il s'en va gaillardement quand, tout à coup, je le vois en arrêt devant un écriteau : « Sentinelle No 1 », puis plus loin : « Sentinelle No 2 ».

Tout en s'épongeant le front, il me déclare : — Tout de même, ces sentinelles, je voudrais bien savoir où elles se cachent ?

Il n'avait pas achevé ces mots qu'on vit surgir, d'une touffe de fougères, un grand diable de tirailleur sénégalais en uniforme kaki, lequel baragouine un français que nous ne comprenons pas.

— Ah ! s'écrie Marc-Henri, en voilà un ! Puis s'adressant au soldat :

— Alors, ce Gravelotte, est-ce encore bien loin ?

— Ze ne sais pas moi, ze souis pas du pays !

— Oh ! ajoute Marc-Henri, ça se voit assez sans lunettes. Il n'y a pas besoin de le dire...

La conversation fut brusquement coupée par l'arrivée d'un général en automobile. La sentinelle prend la position, tandis que Marc-Henri esquisse un vague salut. Viennent ensuite trois chars d'assaut. Le soleil de midi fait briller les tourelles d'acier surmontées de la mitrailleuse. Des soldats, on ne voit que le haut du visage et une partie du casque.

— Drôles de machines, fait Marc-Henri ! Je ne vois pas nos dragons vaudois enfermés là-dans !

Puis le voilà qui s'élance jusqu'au haut de la colline.

La route fait un coude brusque, la forêt cesse tout à coup et l'immense plateau de Gravelotte apparaît soudain. C'est une succession de mamelons verdoyants, coupés de petits ravins où s'accrochent des haies. Les villages sont là, de vieux villages aux noms historiques. Voici Gorze, Rezonville, Vionville, Mars-la-Tour, groupes de maisons, plus ou moins vastes, disséminés sur le plateau où se rencontrèrent deux puissantes armées.

Debout au sommet de la crête, dans la tenue d'un stratège illustre, Marc-Henri scrute l'horizon. Il évoque les grands mouvements de troupes, les batailles rangées, les charges de cavalerie et les assauts à la baïonnette. Des près légèrement inclinés, des ravins boisés et des forêts lointaines, il croit voir déboucher des lignards à casquettes rouges et à guêtres blanches, des turcos en chéchias et des zouaves à culottes bouffantes chargeant au son du clairon les colonnes prussiennes.

Cependant, rien ne trouble le silence de ces lieux, pas même les manœuvres militaires qui se déroulent, très loin, vers le sud. Le soleil brille dans tout son éclat et les villages, pareils à de gros insectes, semblent accroupis, au creux d'un sillon, durant l'heure de la sieste.

Une rue large, bordée de volets clos, quelques rares passants vaquant à des besognes obscures, une modeste église à la tour carrée puis, à un croisement de route, un petit café avec une tonnelle ombragée : c'est Gravelotte.

Cependant, l'une des anciennes demeures de ce village servit de quartier général à Napoléon III et deux salles, à l'intérieur, ont été transformées en musée.

Après avoir étanché sa soif sous la tonnelle, Marc-Henri a voulu visiter ce musée. Mais ces uniformes bariolés, ces képis, ces casques couverts de poussière et ces balles retrouvées sur le champ de bataille l'ont laissé totalement indifférent.

— Tout ça, c'est de l'autre guerre ! dit-il avec un petit air de mépris.

Ensuite, il a visité le cimetière, ainsi que le mausolée érigé par les Prussiens ; mais ces tombes, où les officiers occupent trois fois plus de place que les modestes troupiers qui tombèrent à leurs côtés, l'ont amené à faire quelques réflexions qu'il est inutile de soumettre à votre jugement.

— Il faut croire, a-t-il ajouté en termes de conclusion, qu'au paradis où ils sont tous, on oblige encore les simples soldats à faire le salut militaire !

Puis avisant un poteau-indicateur portant cette inscription : « Verdun 54 km. », il s'écria :

— En route !

Et lui ne fut bientôt plus qu'une petite tache mouvante sur la grande route où passèrent toutes les invasions. *Jean des Sapins.*

IMPOTS EN NATURE

L y a tant de gens qui gémissent sous le poids des impôts, qu'ils exagèrent, d'ailleurs, par leur mauvaise humeur, que j'ai résolu, moi chétif contribuable, de tenter une réforme fiscale.

Bien que la Pologne, ivre de joie, cette fois, soit arrivée aux mêmes conclusions que votre serviteur, je suis décidé à revendiquer fermement la priorité. C'est moi seul qui ai formulé les immortels articles que voici :

Art. 1. — L'impôt se paiera en nature, suivant l'espèce de labeur du sujet astreint à l'impôt.

Art. 2. — L'impôt se paiera en espèces, toutes les fois que la nature du contribuable le permettra.

Quelques exemples pratiques vous feront pénétrer dans toutes les finesses du système.

Paieront en espèces ceux qui auront de l'argent, bien sûr, et qui seront disposés à s'en désaisir, comme aussi ceux qui en fabriquent, légitimement ou non. Il y aurait pourtant, dans cette dernière catégorie de financiers, un cas de conscience à débattre.

Paieront en nature ceux qui voudront bien mettre leur instrument de travail à la disposition du fisc. On taxera leur travail et le contribuable exercera son activité sociale pour la somme fixée. Le dentiste arrachera les dents de ces messieurs, s'ils le désirent, ou opérera selon désir. Le chirurgien coupera, taillera, pendant le temps voulu. Le balayeur municipal fera jouer son balai, le pompier pompera, le pêcheur pêchera, le rêveur rêvera... Dans un autre ordre d'idées, en musique, le ténor mugira tant d'airs à tant, la grosse caisse fera chanter son instrument, — on sait qu'une caisse sonne d'autant mieux qu'elle est vide ! — le trompette abattra les murs sur demande... Le poète déclamera ses vers fraîchement pondus, et les littérateurs liront leur prose. Constatez que ces derniers ne lésinent pas sur la longueur de leurs lignes, comme les poètes.

Et ainsi, l'impôt sera un jeu, le plus exquis des délassements ! *St-Urbain.*

LE FEUILLETON



LES DEUX DAMES DE CHEZ MARC-ANTOINE

A toute volée, les cloches sonnent. De Notre Dame de Lausanne, noblement élégante sur sa colline, au Münster de Bâle campé au bord du Rhin rapide, du Mariotte de Schaffhouse à la cathédrale de Coire, de la tour genevoise de St-Pierre au Grossmünster de Zurich à l'appel des bourdons séculaires, les clochers modestes ont tressailli, et des villages fribourgeois, des chalets valaisans, des fermes bernoises, des ateliers neuchâtelois, des bords enbaumés du lac Majeur, des vergers de Thurgovie, des vignes du pays de Vaud, des forêts du Jura, des hameaux, des bourgs, des cités populeuses, des hautes solitudes et des plaines humides, de partout, la mélodie s'est envolée sous le ciel à l'heure où s'allumait la première étoile. C'est le 1er août.

Et tandis que s'harmonisait cet orchestre de bronze, les feux de joie, sur tous les sommets des Alpes suisses et du Jura, flambaient merveilleusement. Fiermont en est entouré. En AI, en Mayens, en Tompay, en Famelon, sur le Chamossaire, sur les Diablerets, sur le Muveran, cà et là, semés le long des flancs, accrochés aux rocs comme de gigantesques lucioles, perchés sur les sommets et couronnant les crêtes, au nord, au sud, à l'Est, à l'Ouest, ils éclosent. Fleurs flamboyantes, qui se faneront dans

quelques heures, pour refléurir l'an prochain plus nombreuses et plus brillantes, signes toujours renaissant d'une perpétuelle alliance.

Sur la place du village, les enfants se groupent. Ils ont cueilli de longues baguettes, au bout desquelles, maintenant, se balancent des lanternes en papier, dont la lueur rouge, jaune, verte, selon les couleurs du bibelot, met de singulières teintes sur les petits visages rieurs. Toute la population les entoure, jeunes et vieux, hommes et femmes. Quelques touristes de la « Croix-Blanche » se sont joints à la foule. Il y a des Suisses parmi eux. On les reconnaît à la joie du sourire.

Marc-Antoine est aussi sur la place, avec les municipaux, ses collègues. Le syndic vient de prononcer un bon petit discours de circonstance, ni trop long, ni trop court.

— Juste ce qu'il faut, a approuvé le fourrier Bolle.

Et voici que s'avance M. Séraphin Prumaz, qui tient un papier. M. Séraphin Prumaz est le propriétaire du « Bazar parisien ». C'est un bon garçon, un Lyonnais, piqué de la tare parlementaire, naturalisé récemment et qui brigue un siège municipal ou communal, avec l'arrière-espérance d'aller un jour s'asseoir sur un des fauteuils du Grand Conseil. Il aime à parler. Il lit avidement les discours et les harangues de ses compatriotes d'outre-Jura. Tous les journaux de Lyon lui apportent les comptes-rendus. Il a le goût des phrases redondantes et vides, des images ridicules et des épithètes déplacées. M. Prud'homme s'en délecte. L'autre jour, à la « Croix-Blanche », au sujet de la politique française, il a affirmé que « le navire de l'Etat marcherait sur des roulettes, si la bride en était confiée à ses mains plus clairvoyantes et moins loquaces ». Ce navire qui marche sur des roulettes guidé par une bride, a épouventé le syndic, assis à la table de Prumaz, et la loquacité du bonhomme l'effraya davantage encore que celle des fameuses mains, aussi sans avoir l'air de voir le geste et le petit papier, donne-t-il aussitôt la parole.

— A notre jeune ami, monsieur le municipal Dupertuis, directeur des Ecoles.

Pris au dépourvu, Marc-Antoine, voulut s'excuser, mais, en un jour pareil, un Suisse ne s'appartient pas. — Un pour tous, tous pour un : dit près de lui, la voix d'un vieillard.

C'est l'ancien Voutaz, qui a prononcé les mots de notre devise, et qui salue Marc-Antoine d'un signe de tête encourageant et amical, comme il ne l'en avait pas gratifié depuis la scène de l'auberge. A côté du vieillard, il y a sa petite fille, Marie, qui sourit aussi. Alors Marc-Antoine a trouvé les mots qu'il fallait dire et il les a dits simplement. Il a parlé de la terre, maïestueuse et bonne, qui nous a faits ce que nous sommes. « C'est en elle et par elle, comme les métaux en un creuset et par la flamme, que les tribus et les peuples d'origine et de sang divers se sont fondus et mêlés, pour former la masse, petite mais indestructible, de notre nation. Et comme cette terre, nous gardons, dans l'unité fraternelle tout témoin chaque fibre de nos cœurs et que nous proclamons aujourd'hui, nos aspects variés, nos aptitudes spéciales, nos qualités et nos défauts de terroir, notre tour d'esprit et nos accents locaux, par quoi nous nous équilibrons et nous complétons jusqu'à former de tant de traits divers une physionomie nationale à laquelle ne se méprend personne. Et cette physionomie, nous la conserverons. Nous ne nous défigurerons pas en singeant des gestes qui ne sont point à notre mesure. Nous n'emprunterons ni aux voisins du Sud, ni à ceux du Nord, ni à ceux de l'Est, ni à ceux de l'Ouest, leurs opinions et leurs coutumes. Restons nous-mêmes. Ne cherchons pas, ailleurs, le bonheur que nous pouvons trouver à portée de la main, chez nous, en nous. Soyons Suisses, soyons Vaudois, soyons montagnards, soyons toujours, et malgré tout, de la terre qui nous a vus naître et qui vit naître nos pères... »

De la foule villageoise, qui a compris, plus peut-être que ne l'imaginait Marc-Antoine, un grand cri d'allégresse et de fière approbation s'éleva. Les petites lanternes de papier s'agitent, le mortier, devant l'église pétarade. Et soudain, une voix encore forte « emmode » une chanson que tous, jeunes et vieux, savent par cœur. C'est l'ancien régiment Greyroz, l'octogénaire encore debout, qui, évoquant, à la fois, l'image de la patrie et le souvenir d'un poète vénéré — de notre unique poète — entonne l'hymne superbe d'Olivier. Et dans ces vers, l'âme vaudoise vibre :

Il est, amis, une terre sacrée
Où tous ses fils veulent au moins mourir.
Du haut des monts dont elle est entourée,
Lequel de nous la vit sans s'attendrir ?
Cimes qu'argente une neige durcie,
Rocs, dans les airs, dressés comme des tours,
Vallons fleuris, Helvétie ! Helvétie !
C'est toi, c'est toi que nous aimons toujours.

Et « monsieur le municipal, directeur des écoles » chante, lui aussi, de tout son cœur ; et Marie chante, elle aussi, de toute sa jolie âme de fillette aimante... Oh ! combien, combien elles sont lointaines, maintenant — et pour toujours — les « deux dames de chez

Marc-Antoine ».

G. Héritier.

FIN.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

SUCCURSALE DE LAUSANNE : Pépinet-Gd-Pont

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

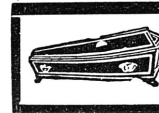
Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %

Dépôt en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %
Toutes opérations de banque



Pompes funèbres du Nord

Grand choix de cercueils
Rue du Nord 3 - Tél. 77.88
Transports Formalités
L. GMEHLIN

Dégustez tous

les excellents vins

Aigle et Yverne 1926

CH. HENRY, AIGLE

Tél. 78

* **Garçon !!!** *
* Un « DIABLERETS » ! et vous aurez un apé- *
* ritif de marque, sain, délicieux dont vous ressen- *
* tirez les effets bienfaisants. *

Achetez vos chemises

chez le spécialiste

DODILLE

Rue Haldimand LAUSANNE

Steiger & Cie
Lausanne 20 Rue St-François

COUVERTS DE TABLE

en tous genres.
Premières marques françaises.

LAITERIE DE ST-LAURENT Rue St-Laurent 27

Spécialité : Beurre, œufs du jour, Fromages de 1er choix.
Mayakosse et Maya Santé, Tommes.
J. Barraud-Courvoisier

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.
P. POULLOT, agent général, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.